

Recquignies dans les guerres mondiales

Lundi 11 novembre 1918 : armistice, victoire et plus de trente hommes morts dans la commune

Texte de Jérôme Canny



Recquignies est sur la ligne de front, encore. Maubeuge n'est libéré que le 9 novembre. L'armée allemande bat en retraite depuis l'été. Seuls les plénipotentiaires circulent depuis la Belgique vers le Sud-ouest. Par Haudroy et La Capelle dans l'Aisne, ils roulent en direction de Compiègne. Ils approchent de la clairière de Rethondes. Après cinquante-deux mois de guerre, les clairons sonnent l'armistice à onze heures en ce onzième jour du onzième mois de 1918. Les derniers combattants perdent la vie quelques minutes auparavant. Les Allemands croient avoir gagné la guerre puisqu'ils n'ont vu aucun soldat français sur leur territoire. Les anciens combattants sont encore bien jeunes. Les hommes français victorieux sont alors vus comme des héros : les poilus glorieux du Père la Victoire, Clemenceau.

Leur histoire est plus riche et moins lisse que cela.

Hubert Royale est le dernier tué par les hommes qui ont leur nom inscrit sur le monument aux morts de Recquignies. Il meurt au combat le 1^{er} octobre 1918 à Somme-Py, à l'est de Reims. Il a vingt-sept ans. Comme pour tous les hommes, nous trouvons son **acte de décès** sur le site <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr>.

Cet homme a aidé à repousser l'armée allemande, dans l'espoir de libérer ensuite son Nord natal. Victor Royale, son père, est ajusteur à la fonderie de Rocq, tandis qu'Emma Joly, sa mère, tient l'un des nombreux cabarets du village. Comme son épouse Gabrielle, mariée en 1912, ils sont en deuil, ainsi que les deux tiers des

familles françaises. Un destin qui semble banal pour ce soldat d'infanterie, mais un parcours chaotique. Son **registre matricule** conservé aux archives du Nord et accessible en ligne (https://archivesdepartementales.lenord.fr/?id=archives_online) nous permet d'enrichir son histoire. Insoumis en janvier 1913, le conscrit Royale s'exile en Belgique pour échapper au service. Sans doute trouve-t-il refuge à Montceau-sur-Sambre, près de Charleroi (Belgique), d'où son épouse est originaire ?

Mais il se présente tout de même au 91^{ème} régiment lors de l'entrée en guerre en août 1914. Il bénéficie d'une loi d'amnistie et part combattre. D'ailleurs, à l'été 1914 les généraux français avaient imaginé qu'au moins 5% des hommes ne répondraient pas à l'appel de la mobilisation générale. A leur grande surprise, moins d'un pour cent des hommes ne se présente pas à la caserne indiquée dans leur livret militaire. Le sentiment d'une guerre juste, patriotique et défensive a bien sûr joué : une sorte de conformisme civique. Hubert et les autres civils en uniforme ne sont cependant pas partis « la fleur au fusil ». Contrairement à de rares témoignages saisis en ville, ces Français sont résignés à suivre le chemin de leur devoir, mais surtout résolu à remporter cette guerre imaginée courte. Ils consentent à faire la guerre. Sinon, la contrainte et les gendarmes se chargeront de faire appliquer la décision de la République.

Après quinze mois de campagne, en novembre 1915, Hubert Royale est condamné par un conseil de guerre à deux ans de prison pour abandon de poste, auxquels s'ajoute un mois pour ivresse. Les juges ont tenu compte de son casier judiciaire. Comme nous l'indique sa fiche matricule, Hubert Royale a déjà été condamné en temps de paix : coups et vol de récolte. L'exécution de ce jugement militaire est néanmoins suspendue car la France a besoin d'hommes. Alors il est muté au 320^{ème} régiment d'infanterie. Notre homme reçoit l'année suivante une blessure à la cuisse. En juin 1916 à Verdun. D'insoumis à héros il n'y a qu'un pas. De juillet 1917 à juillet 1918, il est incarcéré à Lyon puis à Albertville (Savoie) où il purge sa peine. Le général commandant a pris cette décision après les mutineries du printemps 17 où des millions d'hommes se sont mis en grève par ras-le-bol des offensives meurtrières. Les officiers sont inquiets. Ce soldat retrouve le front en août 1918 pour la dernière offensive victorieuse française, américaine et britannique. Son dernier round en Champagne. « Mort pour la France ». Loin d'être un héros glorieux, voici le parcours d'un homme à l'esprit critique aiguisé. En proie au doute, Hubert a néanmoins enduré près de trois années complètes dans les tranchées.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.	
Nom	ROYALE
Prénoms	Hubert, André
Grade	2 ^e classe
Corps	17 ^e Rég ^t d'Infanterie (anciennement du 91 ^e)
N°	20882 au Corps. -- Cl. 1911
Matricule	1724 au Recrutement Ardennes
Mort pour la France le	1 ^{er} Octobre 1918
à	combat de Somme-Py (Nord) cote 200
Genre de mort	tué à l'ennemi
Né le	1 ^{er} Juin 1891
à	Maubeuge Département Nord
Arr ^t municipal (p ^r Paris et Lyon)	
à défaut rue et N°	
Jugement rendu le	
par le Tribunal de	
acte ou jugement transcrit le 12 Mars 1920	
à Paris 1 ^{er} arr ^t - Dernier domicile	
N° du registre d'état civil 4712/2 à Recquignies	
809-708-1022. [20434]	

D'autres hommes mourront après l'Armistice. La faute souvent à une blessure grave ou à la grippe espagnole.

Jules Gransart est de ceux-là, puisqu'il meurt de « maladie » à l'âge de trente ans. Ce soldat du 84^{ème} régiment d'infanterie décède à l'hôpital de Brive (Corrèze), loin du front le 4 mars 1919.



Le parcours d'**Emile Lejeune** nous rappelle que l'armistice ne signifie pas la paix. A vingt-cinq ans il est canonnier. Cet homme aux cheveux blonds et aux yeux clairs connaît bien le métal puisqu'il est modeleur en 1914. En guerre, il devient maître-pointeur en 1916, c'est-à-dire qu'il est chargé de régler le tir des canons de

75. Il porte un insigne distinctif comme celui-ci-contre. Il manque d'être tué en mai 1916 quand tous les servants de son canon sauf lui sont blessés par un bombardement, dont deux mortellement. Il obtient ici une première citation pour avoir porté secours à ses compagnons sous le feu, puis une autre à l'été 18 pour son engagement dans l'offensive victorieuse, notamment pour avoir dirigé des bombardements nocturnes. Il trouve la mort en service commandé lors de l'occupation de l'Allemagne en janvier 1919 à Landstuhl en Rhénanie. Mort pour la France en temps de paix. Sa fiche matricule ne nous indique rien des circonstances précises de son décès. Juste une mention ensuite barrée : « Blessures en service commandé ». Peut-être a-t-il eu un accident sur la route entre Sarrebruck et Kaiserslautern ? Ensuite, un secours modeste de cent-cinquante francs (220 euros d'aujourd'hui) est payé à son père endeuillé, un journalier de Rocq. En août 1919 si la France sort victorieuse, elle est aussi appauvrie, affamée et dévastée.

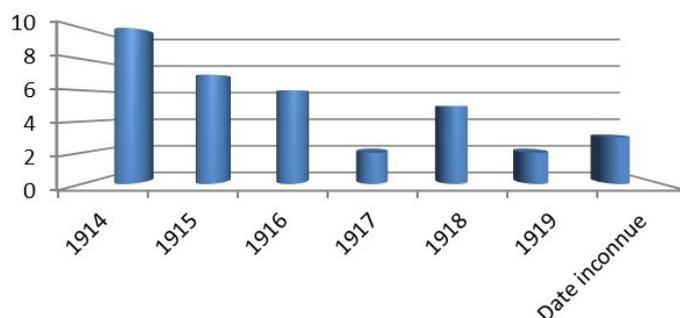
L'occupation française d'une partie de l'Allemagne n'est pas une histoire tranquille. Les tensions existent comme ici en 1923.



En 1919, le traité de paix de Versailles n'est pas encore signé et les « diables noirs » du 61^{ème} régiment d'artillerie comme Emile Lejeune, participent à l'occupation de la Sarre et de la Rhénanie jusqu'en 1930. Au total ils sont cent mille hommes. L'historien Nicolas Beaupré parle de « la continuation de la Grande Guerre sous d'autres moyens ». Le conflit continue sous une autre forme. Clemenceau veut « faire payer le boche » pour reconstruire les régions dévastées comme le Nord. L'occupation est donc une garantie. Les Spartakistes et

les Corps francs entraînent l'Allemagne dans la guerre civile. La violence de guerre se déplace en politique. Hitler déplore la défaite, le diktat de Versailles et développe le mythe du coup de poignard dans le dos pour attiser la haine antisémite et conquérir le pouvoir.

Nombre de morts par année de guerre



Les années 1914 et 1915 sont les plus meurtrières. En effet, les combattants découvrent la violence du feu moderne et la stratégie offensive décidée par l'Etat-major fait des hécatombes. Les hommes attaquent face aux mitrailleuses, qui créent un véritable rideau de balles. Jusqu'en 1915, ils partent à l'assaut sans préparation d'artillerie. Les obus transpercent et déchiquettent les corps. Aucune trêve n'existe pour porter secours aux blessés dans le no man's land. Il est difficile d'interpréter ces chiffres à l'échelle d'un village de moins de 1500 habitants. Néanmoins, la répartition annuelle est la même pour les hommes de Recquignies que pour l'ensemble des Français en armes.

Maschinengewehrkompanie im Feuer vor dem Feind.

Traduction : une compagnie de mitrailleurs au feu devant l'ennemi



Damien Baldin
Emmanuel Saint-Fuscien
CHARLEROI
21-23 août 1914

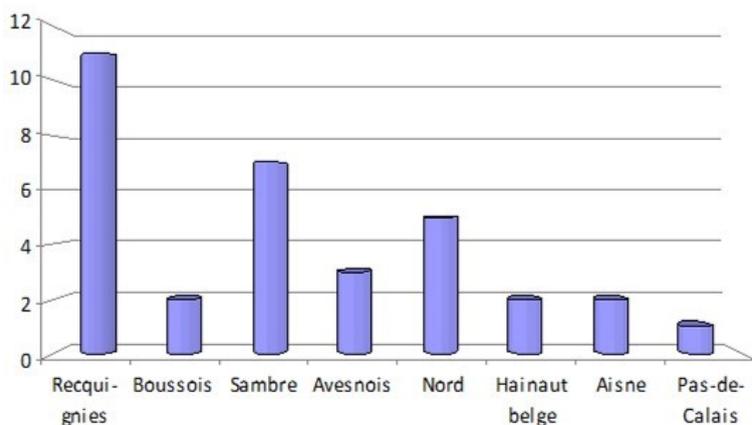


Dix civils en uniforme trouvent la mort en 1914. Une année terrible avec les treize fusillés du 6 septembre et les treize autres civils tués sous les obus Skoda ou comme boucliers humains de l'armée allemande.

Armand Laurent est né à Lille et **Henri Beurain** dans l'Aisne. Bataille de rencontre car les Allemands sont entrés en Belgique le 4 août. Offensive à outrance : un dogme français qui fauche tant d'hommes. Armand et Henri sont donc « tués à l'ennemi » dans cette bataille des frontières à la fin août 1914. Armand meurt près de Namur (Belgique) le 23 août, au lendemain de la journée la plus meurtrière de l'histoire de l'armée française (27000 morts) qui a vu l'incendie de Charleroi. Henri trouve la mort le 28 août dans les Ardennes françaises, lieu de l'offensive principale. Ces deux soldats du 43^{ème} régiment d'infanterie et du 147^{ème} d'artillerie ne verront pas le siège de Maubeuge. Autre point commun, leur âge : ils ont tous les deux vingt-quatre ans. Preuve que les guerres tuent d'abord des hommes jeunes.

Jean-Baptiste Tribou périt le 11 septembre 1914 à Chéry dans l'Aisne. Ce caporal d'un groupe cycliste de la 10^{ème} division de cavalerie a son nom à la fois sur le monument de Rocq et sur celui de Recquignies. Il est né en 1891 à Aniche, patrie de nombreux verriers. Il fait partie de cette génération de chanceux qui doivent d'abord faire deux années de service militaire (1911-1913) puis une année supplémentaire après le vote de la loi des Trois ans votée en 1913. Et la guerre pour finir.

Des hommes du cru ou presque



Quatre autres mobilisés tombent le 26 septembre 1914. Trois sont tués au combat sur le même champ de bataille, à Servon dans la Marne. Il s'agit d'**Henri Vicaire**, vingt-et-un ans, de **Paul Ronval**, vingt-quatre ans, tous deux incorporés au 91^{ème} régiment d'infanterie, et de **Paul Devaleriola**, vingt-cinq ans, un caporal du 147^{ème} d'infanterie. Un adversaire aura un peu plus de chance dans les combats de Servon : le lieutenant allemand Erwin Rommel, qui n'est pas encore le « renard du désert », y reçoit une blessure le 24 septembre 1914.

Quant à **Lucien Decroix**, il meurt non loin de là, à Reims, lui aussi à vingt-cinq ans. Lucien est le premier natif de Recquignies à périr dans la Première Guerre mondiale. Il est caporal au 347^{ème} d'infanterie.

Paul Devaleriola est né à Jeumont lui aussi en 1889. Il habite dans la Grande rue, au numéro 38 et il se marie avec Emilia Dangre en mai 1913. Cette femme devenue veuve sera doublement en deuil puisqu'elle est aussi la nièce de l'un des fusillés du 6 septembre 1914, Aimé Dangre. Dans le recensement communal de 1906, nous

lisons aussi que Gustave Devaleriola dirige la fonderie de Recquignies.

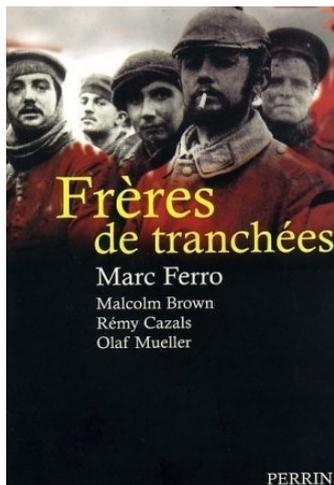
Hector Pallard est le premier homme que nous rencontrons à mourir à la suite d'une maladie contractée en service. C'est aussi le premier étranger mort pour la France. Il succombe à une dysenterie à l'hôpital militaire de Toulouse le 19 octobre 1914. Ce soldat belge âgé de trente-huit ans s'est engagé volontairement dans la légion étrangère en août 1914 au bureau de recrutement de St-Omer. Une question se pose à nous : pourquoi n'a-t-il pas combattu dans les rangs de l'armée belge ? Puisque son nom est inscrit à la fois sur le monument de Recquignies et sur la plaque commémorative de Rocq, nous faisons l'hypothèse que ce natif de Thuin, une commune des bords de Sambre également, habitait et travaillait déjà en France avant-guerre. L'offensive allemande commencée à Liège ne lui a sans doute pas laissé la possibilité de rentrer au pays pour prendre les armes. Autre hypothèse : peut-être a-t-il été naturalisé Français, comme des milliers d'autres citoyens.



Le canon de 75 français, très précis, et son caisson à munitions, présenté aux britanniques en octobre 1914 près d'Armentières

Autre mort d'octobre 1914, **Gustave Dirique**, 35 ans. Il est lui aussi un sujet de la monarchie d'Outre-Quévrain et habite à Recquignies. Contrairement à tous les autres noms déjà cités, nous ne trouvons pas son acte de décès sur le site Mémoire des hommes. Il n'est donc pas incorporé dans l'armée française. Néanmoins, Emile Pecquet, un habitant de la commune d'Herchies, dans le Hainaut belge, a eu la bonne idée de retracer l'histoire de tous les habitants de cette commune morts entre 1914 et 1918. Ce site nous apprend que Gustave était mouleur de métier. Il a épousé Jeanne Keldermans en 1911. Gustave est engagé dans le 6^{ème} régiment belge d'artillerie. Il décède seulement deux mois après, à l'hôpital militaire de Dunkerque après avoir reçu le 22 octobre des éclats d'obus au ventre. Il a donc probablement reçu cette blessure dans les Flandres. Une victime de la fameuse course à la mer durant laquelle les deux armées opposées essaient de se déborder puis creusent des tranchées de la mer du Nord jusqu'à la Suisse. Sept cents kilomètres de front.

Julien Petit est la dernière victime de l'année 1914. Ce jeune homme de 22 ans a peut-être connu la trêve de Noël, durant laquelle Français, Anglais et Allemands ont rivalisé par des chants, se sont serré la main, ont bu le coup ensemble, se sont racontés leur vie d'avant les tranchées glacées. Vivre et laisser vivre, au moins temporairement. L'historien Marc Ferro raconte cette histoire puissante dans son livre « *Frères de tranchées* », à rebours des discours guerriers de l'époque. Christian Carion l'a mise en scène dans le film « *Joyeux Noël*. »



Julien Petit n'a sans doute pas reçu de colis ou de cadeau de Noël de sa famille puisque Recquignies est occupée par les Allemands. Ce soldat a deux points communs avec un poète célèbre : Guillaume Apollinaire. D'abord il est artilleur comme lui. Ensuite le lieu, car il trouve la mort dans le bois de Pontavert, où l'écrivain recevra en 1916 un éclat d'obus à la tête nécessitant ensuite sa trépanation.

Il faut ensuite attendre le mois d'avril pour rencontrer deux des sept morts de l'année 1915. Ils habitent sans doute tous les deux à Rocq puisque leurs noms figurent sur les deux monuments. **Prosper Dupont**, encore un soldat du 91^{ème} régiment d'infanterie est tué au combat de Maizeray dans la Meuse le 5 avril. Ce natif de Wignehies a 28 ans. **Hector Leauveau** tombe aussi au combat dans la Meuse. Il est tué dans le bois de Mouilly le 27 avril 1915. Pas de printemps pour lui. Encore un soldat de l'infanterie. La fameuse chair à canon.

En juin et juillet 1915, nous croisons les deux premiers morts de Recquignies parmi les 535 000 prisonniers de guerre français en Allemagne. Les Russes y sont trois fois plus nombreux.

Marcel Debecq meurt ainsi en captivité. Ce soldat du 1^{er} régiment d'artillerie à pied a sans doute été fait prisonnier en 1914 à Maubeuge. Au camp de prisonniers de Minden en Allemagne, entre Hanovre et Bielefeld, les conditions de vie et de travail, notamment dans une mine, y sont difficiles. Ce natif de Recquignies succombe d'une maladie à l'hôpital de ce camp. Il a alors trente-trois ans.

Une image de propagande allemande : les prisonniers français reçoivent des colis par l'intermédiaire de la Croix-Rouge.



Omer Walenne décède à l'âge de quarante ans, lui aussi en Rhénanie, à Senne. Ce soldat du 4^{ème} régiment d'infanterie territoriale, né à Vieux-Reng, ne laisse toutefois pas de trace. Nous n'avons pas trouvé son acte de décès sur le site Mémoire des hommes, ni à « Wallemme » d'ailleurs.

Emile Baulet et **Auguste Dubois**, meurent tous les deux au combat à l'âge de vingt-quatre ans. La famille d'Emile ne pourra pas voir sa tombe puisqu'il disparaît dans les combats de Bois-Bolante en Argonne, dans le département de la Meuse. Au moins un de ses compagnons d'arme a été témoin de sa mort, mais son corps n'a pas été retrouvé. C'est ici le signe d'un pic de violence dans les combats à cause des obus. Ce progrès technique et militaire fait que des hommes sont littéralement pulvérisés par la violence des orages d'acier. Entre 75 et 80% des victimes de cette guerre ont été tués par les obus. Pas de corps pour la famille, pas de tombe, voilà l'une des raisons qui expliquent la volonté d'édifier des monuments aux morts dans les communes de France après la guerre. Emile Baulet, né à Boussois en 1891, fait partie lui aussi du 91^{ème} régiment d'infanterie. Classe 1911, comme **Auguste Dubois**, caporal du 162^{ème} d'infanterie. Ce dernier est tué à l'ennemi à Auberive-sur-Suippes dans la Marne en octobre 1915.



Emile Flament n'a pas l'honneur d'être déclaré « Mort pour la France » puisqu'il meurt en effet d'une maladie à l'âge de vingt-huit ans. Sa pneumonie a été « aggravée en service ». Ce n'est pas suffisant pour la hiérarchie militaire. Ce soldat du 366^o d'infanterie décède loin des siens, dans un hôpital militaire de Versailles le dix décembre 1915. Ces hommes connaissent les longues semaines durant lesquelles ils combattent et vivent nuit et jour dans les tranchées. André Devambe les a connues et il les peint.

Au premier plan, on distingue la tranchée française de première ligne. Un assaut a été ordonné. Les boyaux sont pleins d'hommes. Ils commencent à grimper le parapet grâce aux échelles. Des brèches ont dû être faites dans le barbelé protecteur. En route pour le no man's land. La terre de personne face au rideau de balles des mitrailleurs adverses et aux orages d'acier. Les arbres sont déjà morts. Les hommes espèrent prendre la tranchée allemande, tout au fond, également protégée par des barbelés.

►►► Rendez-vous dans le prochain bulletin avec la suite de ce récit.